

LE CORPS

Sapeurs-Pompiers

PARIS. AM

Nous trouvons dans un journal de Paris des renseignements fort intéressants sur le corps de pompiers de cette grande ville.

Le corps (régiment) de sapeurs-pompiers de la ville de Paris est placé dans les attributions du ministère de la guerre pour tout ce qui concerne son organisation et son fonctionnement.

Il comprend 53 officiers et 1,700 hommes de troupe, avec un budget de 2 millions 600,000 francs en chiffres ronds.

Pour répondre aux nécessités résultant de l'agrandissement continu de Paris, les douze compagnies du régiment sont logées dans onze casernes et neuf postes centraux qui ont chacun à veiller plus spécialement sur une partie de la capitale.

Le corps est divisé en douze compagnies, chacune ayant son poste central et ses postes de secours. Les postes de secours sont répartis dans les différents quartiers.

Chaque poste est muni de quatre voitures à deux chevaux : fourgon, grande échelle, pompe à vapeur, fourgon auxiliaire.

Des que, suivant les indications portées sur sa boîte extérieure, on se sert de l'avertisseur, une sonnerie retentit au poste central. L'appareil récepteur s'y compose d'un "morceau" à déclenchement automatique, d'un téléphone ordinaire et d'un levier de réponse.

Les résultats sont là d'ailleurs pour témoigner et de la valeur technique et de l'endurance morale de cette troupe d'élite.

Dans la seule année 1900 elle a éteint plus de quinze cents incendies, dont douze grands feux, ce qui fait une moyenne de un incendie en six heures, alors qu'il n'y a dans Paris qu'un sapeur-pompier pour quinze cents habitants.

Arrivés sur la voie publique, les sapeurs trouvent immédiatement de l'eau en ouvrant les "bouches d'incendie" créées en 1872 et dont, depuis lors, le nombre s'est accru d'année en année.

Elles sont branchées sur les conduits de distribution des eaux. Elles ont une pression qui varie d'une à cinq atmosphères, suivant l'altitude des réservoirs. Le plus souvent cette pression dispense d'employer les pompes.

On compte, approximativement, 7,000 bouches d'incendie, distantes les unes des autres de 100 mètres environ.

Voilà pour le service ordinaire; cela ne suffit pas cependant, et le régiment doit être également outillé pour les "grands feux" pour ces immenses et sinistres brasiers qui dévorent trop souvent encore les théâtres ou les maisons.

Tout le monde alors concourt à l'œuvre commune. Le quartier central et l'état-major prennent la direction de la manœuvre et mettent en ligne toutes les ressources que leur ingéniosité vigilante et leur ingéniosité vigilante augmentent et perfectionnent chaque jour par un infatigable travail.

Les sapeurs pompiers de Paris sont en effet des inventeurs; et il ne se passe point d'année que leurs officiers, leurs ingénieurs, n'apportent un progrès nouveau dans le fonctionnement de leur service.

L'outillage gagne sans cesse en simplicité et en puissance. Les machines sont de plus en plus efficaces et rapides.

Ne parlons que des inventions les plus nouvelles. Voici par exemple le fourgon automobile électrique, monstrueux par sa masse extérieure, docile et souple au suprême degré dans la main de son conducteur.

Il fait couramment 20 kilomètres à l'heure et cependant trois heures sans être rechargé. Le départ et l'arrêt sont instantanés.

A côté de lui et, comme lui, étudiée et construite dans les ateliers du régiment, voici la pompe électrique. Le même moteur qui sert à la traction de la voiture actionne la pompe proprement dite.

Départ, arrêt, attaque du feu, tout se fait instantanément; et, dans cette lutte contre la flamme, cinq minutes gagnées décident bien souvent de la victoire.

Ajoutons que deux hommes suffisent à manœuvrer ce merveilleux engin. Rappelons ici que, en soixante ans, depuis 1840, la superficie de Paris a plus que doublé; que le nombre des incendies est sept fois plus considérable qu' alors; que cependant l'effectif du régiment n'a été renforcé que dans la proportion de 1 à 2; et que, par suite, s'il peut encore suffire à son service, c'est grâce aux progrès accomplis dans la construction du matériel et dans l'attelage des voitures.

Les résultats sont là d'ailleurs pour témoigner et de la valeur technique et de l'endurance morale de cette troupe d'élite.

Dans la seule année 1900 elle a éteint plus de quinze cents incendies, dont douze grands feux, ce qui fait une moyenne de un incendie en six heures, alors qu'il n'y a dans Paris qu'un sapeur-pompier pour quinze cents habitants.

Dans la seule année 1900 elle a éteint plus de quinze cents incendies, dont douze grands feux, ce qui fait une moyenne de un incendie en six heures, alors qu'il n'y a dans Paris qu'un sapeur-pompier pour quinze cents habitants.

Arrivés sur la voie publique, les sapeurs trouvent immédiatement de l'eau en ouvrant les "bouches d'incendie" créées en 1872 et dont, depuis lors, le nombre s'est accru d'année en année.

Elles sont branchées sur les conduits de distribution des eaux. Elles ont une pression qui varie d'une à cinq atmosphères, suivant l'altitude des réservoirs. Le plus souvent cette pression dispense d'employer les pompes.

MONSEIGNEUR CHAPPELLE A ROME.

Dans un numéro récent le journal "La Croix" fait sur la mission de Monseigneur Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, à Cuba et aux Philippines les remarques suivantes:

Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, recevra, dans le courant d'octobre, la solution des diverses questions qu'il a soulevées au Saint-Siège touchant l'administration ecclésiastique des Philippines et des Antilles.

Les journaux ont beaucoup parlé de cette délégation et de ses résultats, mais ont passé, pour la plupart, à côté de la vérité.

Quand la prise de possession de Cuba et des Philippines fut un fait accompli, le gouvernement des Etats-Unis s'occupa de régler les multiples questions religieuses qui naissaient du passage sous le gouvernement de la République américaine de plus de 7 millions de catholiques.

Ces catholiques avaient des droits qu'on ne pouvait méconnaître, des églises qu'il fallait respecter, une hiérarchie ecclésiastique à laquelle il aurait été imprudent de toucher, un clergé qui, jouissant de la confiance du pays, pouvait devenir un sérieux point d'appui ou un obstacle pour les conquérants.

Un projet consistait à remplacer les religieux des Philippines par des prêtres des Etats-Unis, à américaniser ces lieux saints de vue ecclésiastique et à ériger sur les ruines du clergé actuel une nouvelle hiérarchie, qui aurait mieux répondu, assurait-on, aux besoins des populations.

Mais quand il s'agit de prendre un parti, M. McKinley fit appeler Mgr Chapelle dans le logement qu'il avait grande confiance, et lui proposa de se charger de régler la question religieuse des Philippines et des Antilles.

L'archevêque accepta en principe, à condition que le Souverain Pontife voulût bien le charger de cette mission, et il partit pour Rome. Léon XIII accueillit avec la plus paternelle bonté l'archevêque, lui fit exposer ses idées, ses projets, discuta avec lui les grandes lignes de la délégation et finalement l'envoya à Cuba et aux Philippines avec pleins pouvoirs.

Ces pouvoirs, marque de la confiance pontificale, étaient si étendus que l'archevêque pouvait nommer et sacrer des évêques sans recourir au Saint-Siège.

Ainsi investi d'une double délégation, Mgr Chapelle devait, avant de proposer une solution pratique, étudier les données du problème qu'il lui fallait résoudre. Il se mit au travail, et créa pendant près de deux années les multiples questions de l'organisation religieuse de ces pays et à vouloir voir comment le passé catholique de ces lieux pouvait s'accorder avec leur avenir.

Il est clair que l'élément américain s'introduit peu à peu à Cuba et dans les Philippines et qu'il faudra en tenir compte dans la hiérarchie catholique, mais ce changement sera l'œuvre du temps et des circonstances. Si on s'en réfère à des "ouï-dit" sérieux, l'habileté de Mgr le délégué a été de faire accepter par le gouvernement des Etats-Unis la permanence de l'état de choses actuel et son remplacement graduel par de nouveaux éléments.

Grâce à cette politique conciliante, le changement de gouvernement n'aura pas d'influence sur le sentiment religieux de ces populations, et celles-ci verront bien dans les Etats-Unis le pouvoir qui les a conquises, mais ne les accuseront pas de les avoir conquises par les dépositions.

Mgr Chapelle est venu soumettre au Souverain Pontife et à la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires les différents points qu'il a réglés. Il n'avait du reste fait que suivre les très sages et très prudentes instructions qu'il avait reçues. On a cherché à plusieurs reprises à créer des obstacles à sa mission, et des personnes, dans un but qui n'est pas malaisé de deviner, ont voulu mettre en opposition le cardinal-archevêque de Baltimore et l'archevêque de la Nouvelle-Orléans. Il ne pourrait avoir d'opposition qu'entre deux personnes chargées de traiter la même affaire; or, le cardinal Gibbons n'a pas eu, de près ou de loin, à Washington ou à Rome, à se mêler à la question des Philippines.

Il est bien venu à Rome cette année pendant que Mgr Chapelle s'y trouvait pour les affaires de sa délégation, mais dans ses audiences avec le Souverain Pontife ou avec le cardinal secrétaire d'Etat, il n'a pas eu à s'occuper d'une question pour laquelle on ne lui avait confié aucune mission. C'est donc bien à tort qu'on a voulu le représenter comme chargé par les Etats-Unis de traiter cette affaire, ou appelé par le Vatican pour donner ses conseils sur la solution à adopter.

On a dit encore que le gouvernement des Etats-Unis allait envoyer à Rome un agent diplomatique pour traiter avec le Souverain Pontife. Il y a, il est vrai, à Rome, un Américain chargé de traiter la question des Philippines, mais cet Américain est Mgr Chapelle: en dehors de lui, il n'y a personne, et le gouvernement des Etats-Unis a pris la peine de démentir lui-même par une longue dépêche le bruit lancé par le "New York Herald" de Paris.

La question touche maintenant à sa fin; bientôt la Congrégation chargée d'examiner les solutions proposées par Mgr Chapelle rendra sa décision, et on pourra alors juger de l'œuvre considérable accomplie et qui justifie la confiance que le Saint-Siège et les Etats-Unis ont mise dans ce prélat.

Edouard VII et la reine d'Angleterre sont rentrés samedi dernier à Balmoral. Le Roi était en costume de Highlander: jupe, toque et bas rayés. Reçus par les tenanciers du domaine royal, les souverains se sont rendus au château précédés du "piper" (joueur de cornemuse) Campbell qui, pendant vingt-neuf heures, cornemuse devant la reine Victoria. Le vieux garde forestier Donald Stewart, qui est au service de la famille royale depuis l'acquisition de Balmoral, marchait à la portière gauche de la voiture royale et conversait familièrement avec Edouard VII et la Reine.

A l'entrée du château, les Highlanders, suivant l'antique coutume écossaise, se sont rangés sur deux lignes. Une table était dressée avec verres et bouteilles de whisky. Les Highlanders, sur l'invitation du commissaire royal, remplirent leurs verres et portèrent un toast broyant aux maîtres de Balmoral. Le Roi mit le comble à leur enthousiasme en demandant lui-même un verre et en le faisant remplir.

Edouard VII et la reine d'Angleterre sont rentrés samedi dernier à Balmoral. Le Roi était en costume de Highlander: jupe, toque et bas rayés. Reçus par les tenanciers du domaine royal, les souverains se sont rendus au château précédés du "piper" (joueur de cornemuse) Campbell qui, pendant vingt-neuf heures, cornemuse devant la reine Victoria.

Le vieux garde forestier Donald Stewart, qui est au service de la famille royale depuis l'acquisition de Balmoral, marchait à la portière gauche de la voiture royale et conversait familièrement avec Edouard VII et la Reine.

A l'entrée du château, les Highlanders, suivant l'antique coutume écossaise, se sont rangés sur deux lignes. Une table était dressée avec verres et bouteilles de whisky. Les Highlanders, sur l'invitation du commissaire royal, remplirent leurs verres et portèrent un toast broyant aux maîtres de Balmoral.

Le Roi mit le comble à leur enthousiasme en demandant lui-même un verre et en le faisant remplir.

Edouard VII et la reine d'Angleterre sont rentrés samedi dernier à Balmoral. Le Roi était en costume de Highlander: jupe, toque et bas rayés. Reçus par les tenanciers du domaine royal, les souverains se sont rendus au château précédés du "piper" (joueur de cornemuse) Campbell qui, pendant vingt-neuf heures, cornemuse devant la reine Victoria.

Le vieux garde forestier Donald Stewart, qui est au service de la famille royale depuis l'acquisition de Balmoral, marchait à la portière gauche de la voiture royale et conversait familièrement avec Edouard VII et la Reine.

A l'entrée du château, les Highlanders, suivant l'antique coutume écossaise, se sont rangés sur deux lignes. Une table était dressée avec verres et bouteilles de whisky. Les Highlanders, sur l'invitation du commissaire royal, remplirent leurs verres et portèrent un toast broyant aux maîtres de Balmoral.

Le Roi mit le comble à leur enthousiasme en demandant lui-même un verre et en le faisant remplir.

Edouard VII et la reine d'Angleterre sont rentrés samedi dernier à Balmoral. Le Roi était en costume de Highlander: jupe, toque et bas rayés. Reçus par les tenanciers du domaine royal, les souverains se sont rendus au château précédés du "piper" (joueur de cornemuse) Campbell qui, pendant vingt-neuf heures, cornemuse devant la reine Victoria.

Le Roi et la Reine se retirèrent ensuite dans leurs appartements. Un changement important vient de s'accomplir sur leurs ordres. La statue que la reine Victoria avait fait élever dans le jardin de Balmoral, à John Brown, son valet, cette statue dont on a tant parlé, n'est plus maintenant dans le parc royal. Elle a été transportée derrière la petite maison qu'habitait John Brown dans le village et qu'occupe maintenant son frère.

AMUSEMENTS. Le Cirque d'Adam Forepaugh et des frères Sells. Phénomènes extraordinaires. Curiosités sans nombre.

Ce qui fait de la troupe Adam Forepaugh et Sells frères un cirque sans pareil, c'est qu'il contient presque tous les animaux les plus extraordinaires de la création, habitant les continents ou les Océans.

Rien n'est permis par exemple, comme les veaux marins, les phoques qui tiennent dans le monde aquatique la place des éléphants sur la terre ferme.

Les phoques sont du reste les plus intelligents de tous les animaux après l'homme et ils exécutent des exercices qui font supposer chez eux des instincts, des facultés extraordinaires.

C'est ce qu'est parvenu à démontrer le capitaine Woodward, le célèbre explorateur arctique, qui possède une ménagerie incomparable, laquelle lui a permis d'acquiescer honorablement dans le cirque Adam Forepaugh.

Les exercices, les tours de force et d'adresse qu'exécutent ses animaux attirent la foule partout où il exhibe ses tentes.

Les journaux de la ville de New-York, les organes quotidiens et hebdomadaires de la métropole sont remplis d'articles plus élogieux les uns que les autres sur ces intéressants sujets. Ne pouvant les reproduire "in extenso" comme ils le méritent, nous nous contenterons de dire que le Cirque d'Adam Forepaugh et des Frères Sells est le plus complet et le plus merveilleux imaginable s'y trouvent.

Il est permis à un homme intelligent d'ignorer ces choses-là, et il faut les voir pour y croire. Aussi nous attendons-nous à voir toute la population affluer au cirque Forepaugh le jour où il arrivera à la Nouvelle-Orléans.

THEATRE CHEBENT. Les succès de "Little Minister" ne font que s'accroître d'avantage à chaque représentation. Non seulement la pièce est très attrayante, mais la troupe qui l'interprète prouve à chaque scène les braves de la salle.

THEATRE TULANE. Hier, en matinée et le soir, il y a eu deux brillantes représentations de "Lady Huntworth's Experiment" avec la Grande Etoile du jour, Miss Spragg, et toute la troupe de Daniel Frohman. La même pièce sera représentée pendant le reste de la semaine, à l'exception de la matinée samedi, réservée à "Wheels Within Wheels."

GRAND OPERA HOUSE. "Tennessee's Partner" attire tous les jours la foule au Grand Opera House, grâce surtout au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Meville. Même pièce le reste de la semaine. C'est-à-dire salles comblées jusqu'à samedi soir.

NOTS FOUR HIRE. Toto, en écrivant à son parrain, a fait un gros pâté au bas de sa lettre. — Il va falloir la reconstruire, lui dit sa mère.

Toto, pour esquiver la correction: — Mais, petite mère, quand elle sera dans l'enveloppe, ça ne se verra pas!



Mlle HELENE LONG.

De Washington arrive l'heureuse nouvelle que Mlle Hélène Long, la jeune et jolie fille accomplie du secrétaire de la marine, qui était impotente depuis trois ans, est rétablie au point qu'elle peut quitter le Colorado en entreprenant un voyage à la Nouvelle-Angleterre et à la capitale des Etats-Unis.

Mlle Long est arrivée à Colorado Springs en 1898 dans un état de prostration nerveuse et avec des symptômes d'affection pulmonaire dus aux fatigues de la vie mondaine de Washington. Le secrétaire Long avait préalablement acheté un terrain à Colorado Springs et y avait fait construire une maison spacieuse et commode pour sa fille malade.

proportion de un à trois, dans la seconde partie, grâce à la vapeur, à l'électricité, au développement des moyens de communication, elle augmentait dans la proportion de un à dix.

A cette augmentation, chacun a travaillé de toutes ses forces. Cela a été comme une compétition où tous les Etats du Vieux Monde rivalisaient à qui dépenserait le plus d'argent, à qui aurait le fardeau de dette le plus écrasant.

Au milieu du vent de folie qui secouait l'univers, deux peuples seuls gardèrent leur sang-froid: c'était l'Angleterre qui, en quarante ans, réduisit sa dette de cinq milliards, et c'étaient les Etats-Unis qui réduisaient leur dette de plus de sept milliards.

Mais tous les autres s'abandonnaient au tourbillon et se laissaient emporter par lui... La dette autrichienne qui, en 1850, n'était que de 3 milliards est aujourd'hui de 8 milliards et demi. La dette de l'Allemagne qui n'était que de 580 millions est aujourd'hui de 2,795 millions.

Celle de l'Italie qui, en 1860, était de 7 milliards est aujourd'hui de 12,915 millions. Celle de la Russie qui, en 1853, était de 3 milliards est, en 1900, de plus de 15 milliards.

Quant à la France, elle laisse bien loin derrière elle ses concurrents dans cette course à la dépense. Sa dette qui était d'un peu plus de 5 milliards en 1852, est aujourd'hui de 29 milliards. Elle a sextuplé et elle continuera, à elle seule, presque la cinquième partie de la dette du monde entier.

La conséquence, c'est que chaque citoyen français qui vient au monde, actuellement, doit 750 francs; il les doit par le fait seul de sa naissance: c'est la dette originelle.

L'Anglais ne doit que 370 fr. et l'Américain 70 fr. par tête. Les nations allemandes ont, depuis 25 ans augmenté leur dette de 3 millions, mais elles sont propriétaires de leurs voies ferrées. La France doit attendre jusqu'en 1964 pour être propriétaire des siennes.

On ne s'occupe plus guère aujourd'hui, aux Etats-Unis, de travail statistique publié, à propos du recensement de 1900, par M. F. Austin, chef du bureau officiel de statistique de l'Union, mais il préoccupe toujours les autres pays, parce qu'il renferme pour tous de sévères leçons dont ils devraient profiter.

Ce travail est intitulé: "La Dette du Monde," et il prouve nettement que presque tous les Etats marchent rapidement à la ruine, à l'exception peut-être des Etats-Unis.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL.

DEUXIEME PARTIE

BATAARDS!

CHAPITRE XVIII

impossible. Elle l'avait justement compris. Que pouvait-il être pour cette malheureuse jeune fille, sinon une cause de soupçons, de gêne et de dangers?

Sa réponse était d'une nature honnête et loyale qui redoutait sa propre faiblesse et qui essayait de se défendre.

Eh bien! elle n'en serait plus plus besoin. Lui aussi il avait réfléchi, longuement, et sous l'empire de la loyale passion qu'il éprouvait pour elle, il était allé au-devant de ses objections.

Depuis qu'elle était entrée dans cette maison de Fenwick de l'Alma, il ne vivait plus. Malgré sa confiance en elle, il était assailli à chaque instant des tourments de la jalousie.

La seule pensée qu'elle était au milieu des perils de Paris, loin de lui, sans protection, le jetait dans de mortelles angoisses.

venir compromettante pour une jeune fille sans reproche. "Vous m'avez éclairé!" "Il ne me faut pas de longues méditations pour savoir ce que je dois faire."

"J'ai une famille, en effet. Elle se compose de deux mères, la vraie qui demeure dans une ferme des confins de la Normandie et du Maine."

"L'autre qui m'a élevé et qui habite la petite villa que vous connaissez. Celle-là, c'est ma tante Colombe, une femme qui veut mieux dans son petit doigt que beaucoup d'autres dans toute leur personne et que vous aimez de toute votre âme dès que vous la connaissez."

"Laissez-moi le temps de les consulter pour la forme, car je sais d'avance quelle sera leur réponse et alors toutes nos difficultés seront apaisées."

"Non, chère Marie, il ne nous est pas possible d'entretenir une amitié sans dangers!" "Vous avez vingt ans, j'en ai vingt-quatre."

"A quel bon?" "Ce serait du temps perdu, du bonheur jeté par la fenêtre, et cela ne se retrouve pas."

"C'est un fait. Mes vaisseaux sont brûlés. Je voudrais avoir un beau nom, une solide position à vous offrir."

"Comme la plus belle des filles, je ne puis vous donner que ce que j'ai. Mais, chère adorée, je vous l'offre loyalement, de bon cœur et les larmes aux yeux, — des larmes de joie! — avec une crainte unique, celle d'être repoussé."

"Vous accepterez, n'est-ce pas?" "Dites-le moi bien vite. J'attends votre réponse avec anxiété."

"Chère amie, je vous aime, je vous adore et je puis vous le dire maintenant, puisque je vous demande d'être à moi, ma femme, mon amour, la compagne de ma vie!"

"Je vous en servirai!" "Que parlez de fortune?" "Que m'importe l'argent!" "J'en gagnerai pour vous: j'en gagnerai pour nos enfants, si Dieu nous en donne!"

"D'ailleurs j'aimerais mieux vivre avec vous dans une ferme, labourer la terre et lui demander pour nous l'abondance que de posséder des millions avec une autre!"

"Vous m'avez compris!" "Da jour où je vous ai vue, je vous ai aimée, aimée uniquement, avec passion."

"Vous avez troublé le sommeil de mes nuits mais par des songes délicieux où j'entrevois avec vous une longue série d'années pleines de prospérité et de joies intimes!"

"Je pensais à vous à chaque instant. Je rêvais de vous offrir une position meilleure en attendant quelques mois, quelques années peut-être."

"C'est un bâtard qui vous écrit mais c'est sans un cœur droit et loyal qui sera pour vous, éternellement, un cœur fidèle et reconnaissant."

"Votre ami, MARCEL BROUDIN" Il courut à la place du marché Saint-Honoré.

Il trouva le Châtilon sur sa porte, en train de balayer son trottoir. Il demanda: — Mademoiselle Marie?... — Sortie. — Pour longtemps? — Il paraît qu'elle avait des courses à faire. Elle ne rentre que ce soir.

— Vous lui remettrez cette lettre. — Dès qu'elle sera de retour. — C'est pour une affaire importante. — Soyez tranquille. Il s'en alla désappointé. Il espérait la trouver chez elle.

Le père Châtilon qui avait retiré sa pipe pour lui répondre, la remit entre ses dents et grommela: — On la connaît ton affaire importante! Quelque billet pour la duper! Tous acharnés après cette pauvre fille et pas pour son bonheur, bien sûr! Ceint à la belle mine, on ne peut pas dire le contraire, et il me reviendrait assés s'il était pour le bon motif. Mais l'épaulé gauche de cet enfant de la Bourgogne se souleva en manière de protestation.

Le bon motif, il y a beaux jours qu'il est mis au rancart! Le brave homme conclut: — Aujourd'hui, tous vivants, tous innocents, tous jouisseurs, tous menteurs! Et, en crachant à terre il grommela, avec un grand coup de balai: — Pourriture, fumier, va!

XIX OU LE HASARD COMMENCE A SE MANIFESTER L'abbé d'Aulnay rentra chez lui bouleversé.

Ce qu'il venait d'entendre le frappait comme une sorte d'avertissement d'en haut. Pour la troisième fois le secret de cette famille de Rambert troublait la retraite sévère qu'il s'était imposée.

Lorsqu'il sortit du confessionnal, il avait aperçu, dans la lumière de la nef de Saint-Thomas d'Aquin, la douce figure de Marie-Madeleine, elle lui avait inspiré une compassion dont il restait profondément ému.

Mais que devait-il faire? Que pouvait-il même? Qu'enseignait et où s'arrêtait la loi du silence à laquelle il était soumis? Il se demandait et il était pour lui un mur qu'il n'osait franchir. Tout en réfléchissant, il se mit